

J'ai vu...



Le Général Cadorna devant le Monte Santo dirigeant l'offensive italienne

F°P47

LES MIDINETTES FONT LEUR GUERRE ET REMPORTENT UNE DOUBLE VICTOIRE



Un meeting de midinettes à la C. G. T. rue de la Grange-aux-Belles



Elles avaient la sympathie du public qui souhaitait ardemment de voir triompher leurs revendications si justes et si mesurées. Que demandaient-elles ? Une indemnité pour la vie chère — les employés de l'Etat la touchent depuis longtemps — et la

semaine anglaise, un peu plus de liberté. Après bien des péripéties, les midinettes parisiennes ont triomphé et le traité de paix qu'elles ont signé le mardi 22 mai enregistra leur double victoire. Dès le lendemain toutes ont repris avec allégresse le chemin de leurs ateliers.

Une manifestation de grévistes sur les grands boulevard



UN " FLAG DAY " A NEW-YORK EN L'HONNEUR DES ALLIES

Dans cette Cinquième avenue où habitent, à New-York, tous les rois de la finance, les potentats de l'or, de l'acier et des chemins de fer, s'est déroulée une grandiose manifestation populaire en l'honneur de l'Entente. Toutes les corporations de la grande cité étaient représentées et leurs délégations ont été précédées de bannières étoilées,

tandis qu'aux fenêtres, aux balcons, flottaient les couleurs des nations alliées. Et l'enthousiasme de ces manifestations, qui se déroulent dans toutes les villes de la Confédération, montre bien à l'Allemagne et à ses vassaux avec quelle unanimité le peuple américain a fait sienne la cause de l'Entente, c'est-à-dire celle de la Liberté du Monde.

RAVENGAR ⁽¹⁾

ROMAN CINÉMATOGRAPHIQUE D'AVENTURES ADAPTÉ PAR GUY DE TÉRAMOND

Le quatrième épisode de ce roman : *Le boxeur invisible*, sera projeté, à partir du 8 juin, sur l'écran de tous les Etablissements qui donnent les films Pathé frères.

CINQUIÈME ÉPISODE.

LE BOXEUR INVISIBLE

PREMIÈRE PARTIE

LA BELLE BIANCA

Depuis qu'elle avait lu la lettre posée sur la table de l'hôtel Arkansas par une main mystérieuse, il était impossible à Jessie de douter de la culpabilité de son mari.

Ainsi donc, c'était lui qui, aidé d'un complice, avait commis le faux que Diégo lui avait mis sous les yeux. Harry Price avait été victime de la plus abominable machination ! Le véritable meurtrier de son fiancé, c'était Juan Navarros.

Mais quelle preuve en avait-elle ?

Tant qu'elle ignorerait le nom du misérable qui avait aidé son mari à perpétrer son forfait, elle ne pouvait point le démasquer !

Mais ce nom qui le lui donnerait ? Elle songeait alors qu'elle avait un allié invisible. S'il ne s'était pas encore montré, c'est qu'il avait une grave raison pour ne point se faire connaître. Et Jessie, ne se sentait plus seule, gardait tout son courage, décidée à attendre, avec une inébranlable patience, l'heure du châtement.

Assise dans son boudoir, elle relisait les lettres qu'Harry Price lui avait écrites pendant leurs fiançailles.

De quelle adoration tendre il l'entourait ! Avec quelles paroles passionnées il savait lui peindre son amour. Comment pourrait-elle jamais l'oublier et ne point consacrer sa vie, jusqu'à son dernier souffle, à le venger ?

Et, soudain, elle crut voir la figure souriante du jeune homme surgir devant elle.

Déjà elle tendait les bras vers lui. Mais la vision disparut. La porte s'ouvrait. Juan Navarros entra. Depuis leur retour à New-York, après la catastrophe de Brampton-City, c'était la première fois que les deux époux se trouvaient en face l'un de l'autre.

Jessie, lui dit-il d'un ton net, il me semble qu'une explication est de plus en plus nécessaire entre nous. Jadis vous me montriez de l'indifférence, aujourd'hui, vous éprouvez pour moi de la haine. Qu'ai-je fait pour la mériter?... Ah ! reprit-elle comme elle se taisait, je sens que j'ai un ennemi acharné à creuser entre nous un fossé infranchissable ! Mais si vous voulez m'aider à le démasquer, peut-être le malentendu qui, de jour en jour, grandit entre nous pourrait-il être dissipé ?

Dites-moi d'abord, répondit froidement Jessie, ce que signifie la lettre que j'ai reçue. Le jeune homme leva les bras au ciel.

Comment voulez-vous, Jessie, que je me défende contre une accusation que son auteur n'a pas même eu le courage de signer ! — C'est possible, aujourd'hui, Juan, mais



La porte s'ouvrait. Juan Navarros entrait.

peut-être, un jour, cet inconnu dont vous parlez surgira-t-il pour m'aider à découvrir la vérité !

— Ravengar, sans doute ! Je trouverai donc toujours cet individu entre nous ?

— Oubliez-vous qu'il m'a sauvé la vie quand vous m'aviez lâchement abandonnée ?

Cette réponse exaspéra le jeune Cubain. Il saisit sa femme aux poignets.

— Prenez garde, Jessie, de me pousser à bout !... Vous êtes mon ennemie maintenant?... C'est bien, j'accepte la lutte... nous verrons qui l'emportera...

— Je ne vous crains pas, Juan... je vous souhaite seulement d'en sortir vainqueur, sinon ce serait trop terrible pour vous !...

D'un mouvement brusque elle se jeta, toute meurtrie, sur sa chaise-longue.

— Allez vous plaindre à votre Ravengar ! ricana-t-il...

UNE MISE AUX ENCHÈRES

Pendant ce temps, Serge Romanov avait sonné à l'hôtel de la 5^e avenue et avait fait remettre sa carte à Juan Navarros par un domestique qui, l'ayant introduit dans le salon, était allé prévenir son maître.

Son coup sur les millions de Malcorne ayant été manqué à la suite du tremblement

de terre, le bandit était revenu à New-York.

Juan Navarros entra dans le salon la carte à la main.

— Vous désirez me parler, Monsieur ?

Au premier coup d'œil, Serge Romanov l'avait reconnu : c'était bien l'homme qui, à l'hôtel Arkansas, suppliait un adversaire implacable.

Sur l'invitation de son interlocuteur il s'assit et commença :

— Monsieur, le grand maître de notre vie, c'est le hasard... le hasard qui vous a conduit, en même temps que moi, à Brampton-City... le hasard qui vous a donné une chambre à côté de la mienne... le hasard qui m'a mis au courant de vos désirs... le hasard, enfin, qui a fait tomber entre mes mains les objets...

Il prit un temps pour s'assurer de son effet et continua :

— J'irai, maintenant, droit au but : ce papier auquel vous attachez tant de prix, je le possède et je viens vous l'offrir !

Juan Navarros ajusta, de son geste familier, son monocle, puis, d'un ton calme :

— J'ai en effet, dit-il vivement, souhaité pendant un instant que la lettre dont vous me parlez me fût rendue. Mais aujourd'hui que j'en connais le contenu elle ne m'intéresse plus guère... Néanmoins, Monsieur, comme mon nom figure sur ce chiffon de papier et qu'il est toujours fâcheux de donner prise à la calomnie, si vous voulez me la remettre, pour vous rémunérer de votre dérangement je vous verserai mille dollars.

— Mille dollars ! s'exclama le bandit ; vous en offriez une somme autrement considérable à votre interlocuteur de l'hôtel

Arkansas !

— Je vous ai expliqué pourquoi. Cependant, comme vous me paraissez vous être donné beaucoup de mal pour vous la procurer, j'irai jusqu'à deux mille dollars. C'est à prendre ou à laisser.

Comme il faisait mine de se lever, Serge Romanov jugea inutile d'insister. Aussi se préparait-il déjà à prendre l'enveloppe dans sa poche pour la remettre quand une femme apparut sur le seuil et dit :

— Et moi je vous en offre cinq mille dollars !

C'était Jessie. Intriguée par cette nouvelle visite, elle avait suivi son mari jusqu'au salon et, à travers une glace sans tain, aperçu les deux hommes en train de discuter. Alors elle s'était approchée sans bruit jusqu'à la porte et avait écouté. Ne reconnaissait-elle point, d'ailleurs, l'individu qui, le jour de la catastrophe, avait volé l'enveloppe échappée de la poche de Ravengar ?

Son apparition arrêta le geste de Serge Romanov. Cette lettre avait donc réellement de la valeur pour qu'on se la disputât ain i ?

— Ma foi, une pareille affaire, dit-il, demande réflexion et, si vous voulez bien, nous en reparlerons !

Et, les ayant salués, il se dirigea vers la porte. Soudain un ordre le cloua sur place :

(1) Le premier épisode de *Ravengar* a paru dans notre numéro du 5 mai.

J'ai vu.

— Arrêtez!... lui criait Juan Navarros... et haut les mains!...

Et le bandit, se retournant, vit le Cubain qui, ayant pris un revolver dans le tiroir de la table, le mettait en joue.

— Vous allez, continua celui-ci, déposer immédiatement votre lettre au pied de la statue qui est devant vous. En échange, je vous verserai les mille dollars que je vous ai proposés tout d'abord, pas un penny de plus! Sinon, je tire!

Un pareil argument était irrésistible. Le cœur brûlé de rage, Serge Romanov débouonna son veston.

— C'est bien, dit-il, voici votre damné papier...

Soudain, deux mains apparurent dans l'air.

Un coup de l'une d'elles sur le poignet de Juan Navarros lui fit lâcher son arme. Puis les saisirent le Cubain par les épaules et le campèrent sur la table.

Ce fut en vain que celui-ci voulut se débattre, essaya d'appeler au secours. Les mains l'avaient saisi à la gorge et ne le lâchaient plus.

Et tandis que Jessie, clouée de stupeur, contemplant cet étrange spectacle, Serge Romanov, sans demander son reste, gagnait la porte en courant.

LA MAISON DE JEU

D'une traite Serge Romanov avait rejoint l'hôtel de Bianca, situé dans les environs du Central-Park, le quartier des milliardaires. Il ne comprenait rien à ce qui était arrivé et se demandait s'il n'avait pas été le jouet d'une hallucination. D'ailleurs, il ne s'arrêta pas à approfondir ce mystère. Le principal était qu'il possédait toujours la précieuse lettre. Il décida alors de la remettre à Bianca, sans rien lui raconter de ce qui venait de se passer chez Juan Navarros.

Qu'était donc cette Bianca, que Serge Romanov semblait considérer comme son chef?

Personne ne savait rien d'elle, sinon qu'elle était merveilleusement jolie avec ses traits réguliers, son port de reine et sa magnifique chevelure brune égayée par la clarté de deux yeux bleus d'une limpidité admirable.

D'où venait-elle? D'Europe probablement, car elle avait l'élégance raffinée des Parisiennes et le goût sûr des Françaises.

Était-ce une courtisane ou une espionne? Il courait sur elle des histoires sans nombre, sans qu'on pût les vérifier. Il fallait se contenter de ce que l'on voyait, à savoir que la belle créature faisait tourner la tête des hommes les plus riches de la Cité et qu'elle dépensait sans compter, comme par plaisir.

A New-York, Bianca tenait une maison de jeu clandestin sous l'œil complaisant de la police.

Serge Romanov pénétra dans l'hôtel. Il jeta, à travers les salons, un coup d'œil rapide. Les habitués s'empresaient autour des tables, tandis que des Chinois passaient des boissons glacées.

Soudain, il pâlit. Il venait d'apercevoir Ravengar. Un instant il se demanda s'il n'allait pas fuir. Mais Ravengar attentif au jeu, ne semblait même pas l'avoir remarqué. Alors, tranquillement, Serge respira. Son adversaire de Brampton-City ne l'avait certainement pas reconnu.

Un instant plus tard, il quitta le salon, s'engagea dans un petit couloir qui conduisait à un salon de repos.

Et là, s'étant assuré que personne ne le suivait, il leva la main et pressa un bouton situé au-dessus d'un panneau où était pendue une gravure ancienne.

Une porte s'ouvrit.

Serge Romanov passa; puis, ayant refermé la porte avec soin derrière lui, il franchit un

La belle Bianca la lut rapidement.

— Juan Navarros, murmura-t-elle en cherchant dans sa mémoire... nouveau marié... arrive de Cuba... très riche... Mon cher Romanov, nous allons étudier cela, ça pourrait être intéressant, en effet!...

LE REPAIRE DE LA LOUVE

Serge Romanov, en quittant la salle de jeu, n'avait point remarqué qu'il était suivi par Ravengar.

Dissimulé derrière une tenture, il n'avait perdu aucun de ses mouvements.

Alors, quand il eut disparu, Ravengar s'avança à son tour. Il s'approcha du panneau, chercha un instant, à tâtons, le bouton, le

pressa et, comme la porte s'ouvrait, la franchit.

Mais, dans sa précipitation, un pan de son smoking était demeuré pris dans la porte. Il se dégagea, non sans mal, et, s'approchant de la portière qui séparait le vestibule du salon de Bianca, il écouta, retenant son souffle.

Or, un domestique du tripot, traversant le petit couloir avait aperçu le petit morceau de drap qui dépassait.

Il prit son browning dans sa poche, ouvrit la porte d'un geste brusque et se trouva derrière Ravengar qui écoutait.

— Que faites-vous ici? s'exclama-t-il d'une voix menaçante...

Ravengar se retourna. Mais comme, en guise de réponse, il se préparait à se jeter sur le domestique pour l'empêcher de donner l'alarme, celui-ci n'hésita point. Il braqua son arme sur Ravengar et tira. L'autre n'eut que le temps de se baisser. La balle passa au-dessus de sa tête.

En reculant contre le mur, Ravengar avait senti le bouton du commutateur électrique. Il le tourna aussitôt pour éviter d'être visé de nouveau par son adversaire, et, dans l'obscurité, s'élança sur lui.

La lutte fut courte. Une seconde après le domestique gisait par terre, maintenu sous les genoux de Ravengar qui s'était emparé de son arme.

— Si tu appelles, lui dit-il, tu es mort!...

Cependant, le coup de feu avait jeté de l'émoi parmi Bianca et ses acolytes.

Ils s'étaient levés et avaient couru dans le vestibule; Bianca, ayant rallumé l'électricité, vit avec stupeur son domestique terrassé par un inconnu qui brandissait un revolver.

Déjà ses quatre compagnons allaient s'élaner sur Ravengar qui d'une main maintenait les poignets de son adversaire, et, de l'autre, dirigeait son arme vers eux.

— N'approchez pas! gronda-t-il...

Ils allaient passer outre à cette menace, mais, d'un geste, Bianca les arrêta.

— Relevez-vous, Monsieur, fit-elle avec calme, et expliquez-moi comment il se



Et le bandit se retournant vit le Cubain qui ayant pris un revolver dans le tiroir de la table, le mettait en joue.

vestibule étroit et se trouva dans une pièce élégante où se trouvait la belle Bianca entourée de quelques-uns de ses complices.

C'était là que, chaque soir, ils venaient faire leur rapport et prendre les ordres, dirigés par la jeune femme avec une autorité de chef de bande et une habileté de vieux sollicitor.

— Quoi de nouveau, Georges Edwards? interrogea-t-elle s'adressant à l'un d'eux.

— James Morgan vient de recevoir des tapisseries qu'il a achetées en Europe. Je connais son hôtel; il serait facile de les voler.

— Non! répondit sèchement Bianca. Si nous étions pris, il nous serait difficile de nous en tirer. Pas de cambriolages, moins encore surtout d'assassinats, c'est trop dangereux! Rien que des affaires contre lesquelles l'arsenal du pouvoir est impuissant! Des petits chantages contre des fils de famille imprudents, des maris volages, des fiancés en rupture de promesse de mariage, à la bonne heure! Ça, c'est de tout repos... Mais, s'interrompit-elle, voici notre ami Romanov. Peut-être a-t-il quelque chose à nous communiquer?

Serge Romanov raconta brièvement ses déboires à Brampton-City. Le tremblement de terre avait bouleversé tous ses projets et le trésor de Malcorne, le nouveau millionnaire, lui avait échappé.

— Mais, ajouta-t-il, voici peut-être une autre affaire qui nous dédommagera...

Il avait remis la précieuse lettre à Bianca en lui expliquant, en quelques mots, de quelle façon il s'en était emparé.

fait que je vous trouve ainsi chez moi?... Ravengar se redressa, rendant la liberté au domestique qui, sur un signe de sa maîtresse, se hâta de quitter la pièce.

— Madame, répartit-il en s'inclinant, je vous demande pardon du scandale que je cause chez vous. Mais, en vérité, on n'y est guère en sûreté, malgré votre réputation d'hospitalité! Je parcourais les salons à la recherche d'un ami, lorsque votre valet m'a assailli traîtreusement.

Le ton froid, les manières correctes, le courage tranquille de l'inconnu firent sans doute une bonne impression sur la belle Bianca, car ce fut sur un ton aimable qu'elle lui répondit :

— C'est qu'apparemment, Monsieur, vous vous trouviez dans un endroit où vous n'auriez pas dû pénétrer! Permettez-moi de vous faire remarquer qu'une pareille indiscretion est indigne d'un gentleman!

Bianca et Ravengar se dévisageaient, face à face. Il y avait autant de volonté et de résolution chez chacun d'eux. C'étaient deux adversaires dignes l'un de l'autre.

— J'ignore qui vous êtes et, ajouta-t-elle en imposant silence à Serge Romanov qui allait le lui apprendre, je ne veux pas le savoir.

Je ne vois en vous qu'un homme qui a entendu des choses qui ne le regardaient pas... Quand on a surpris mes projets, Monsieur, on ne sort pas d'ici avant d'avoir été mis dans l'impossibilité de les contrecarrer. Si vous vous soumettez à mes décisions, je vous promets qu'il ne ne vous sera fait aucun mal. Voulez-vous commencer par me remettre votre arme? Les honnêtes gens n'en ont pas besoin ici.

— Non, répondit simplement Ravengar...

— Prenez garde, répondit la belle Bianca sans se départir de son calme, votre obstination pourra vous coûter cher!

Ravengar s'était reculé jusqu'au mur pour être bien certain qu'on ne pourrait point le surprendre par derrière.

Puis, ayant croisé les bras, il attendit.

— Réfléchissez, reprit la jeune femme, que vous êtes en mon pouvoir et que vous n'avez à attendre aucun secours!

— Croyez-vous? Il reste encore cinq balles dans mon revolver, une pour chacun de vous. Si vous ne m'ouvrez pas immédiatement la porte, je vais être obligé, à mon grand regret, de faire usage de mon arme.

— Vous me menacez, je crois, Monsieur?

Et, comme il se taisait :

— Vous trouverez tout naturel, en ce cas, que je prenne mes précautions...

Tout en parlant elle s'était légèrement tournée et, saisissant un cordon qui pendait le long de la porte, y imprima une violente secousse.

Aussitôt, sous les pieds de Ravengar, une trappe s'ouvrit; happé par le vide, il disparut.

— Bon voyage! cria Bianca. Cela vous apprendra, Monsieur, à faire la mauvaise tête...

LE SOUTERRAIN

Ravengar se releva tout étourdi.

Où était-il? Que s'était-il passé? Il lui avait semblé qu'il glissait le long d'un étroit boyau fortement incliné jusqu'au moment où il avait rencontré rudement le sol.

Il frota son briquet et regarda autour de lui. Il était dans une cave aux parois formées de moellons épais. Un méchant grabat, dans un coin, composait tout le mobilier.

— Diable, murmura-t-il avec philosophie, je ne m'attendais point à celle-là: cette damnée maison de jeu est donc machinée?

Il s'assit et, allumant tranquillement une cigarette, il se mit à réfléchir sur sa situation. Dans le salon de Bianca, les complices discutaient sur ce qui venait de se passer.

— Nous avons donné à ce malotru la leçon qu'il méritait, disait la jeune femme. C'est très bien. Il s'agit maintenant de savoir ce que nous allons faire de lui!

— Ce ne serait que moi!... gronda Serge Romanov d'un ton sinistre.

— Mon cher ami, répartit Bianca, vous vous croyez toujours dans vos steppes glacées, où il est aisé de supprimer un individu. Ici, on ne serait pas long à découvrir la disparition de cet homme et alors gare le fauteuil d'électrocution!... Je vous propose donc simplement de le garder jusqu'à ce que nous en ayons fini avec Juan Navarros. Nous lui rendrons ensuite sa liberté et je ne crois pas, ajouta-t-elle en riant, qu'il ait le mauvais goût d'aller raconter partout sa mésaventure.

— Voulez-vous, en attendant, que nous allions voir s'il est arrivé à bon port et quelles sont maintenant ses dispositions?

Bianca se leva et les quatre hommes l'imitèrent. Ils trouvèrent dans la cave Ravengar qui continuait à fumer paisiblement sa ciga-

— Cela ne dépend pas de moi!...

— Si. Regardez un peu comme vous me montrez de la confiance. Je ne puis pas même venir vous parler sans que vous me menaciez de votre arme. Auriez-vous donc peur?

Ravengar se mit à rire.

— Peur, moi, madame?...

Et, tendant son revolver à la jeune femme :

— Prenez-le! fit-il...

Un éclair de joie illumina le visage de la belle Bianca. Elle ne douta plus maintenant que cet homme ne fût en son pouvoir.

— Allons, dit-elle de sa voix la plus aimable, je reviendrai bientôt, et je suis certaine que, cette fois, nous nous entendrons...



DEUXIÈME PARTIE

LE BOUTON DE MANCHETTE

LE PORTE-CARTES DE BIANCA

La représentation de l'Alhambra, qui avait remplacé le Magic-Palace dans le goût des snobs new-yorkais, venait de finir. Une foule

nombreuse de femmes en toilette de soirée et d'hommes en habit dévisageaient sur le boulevard en attendant, par petits groupes amicaux, que les grooms eussent fait avancer les voitures.

La belle Bianca, suivie de Serge Romanov, était sortie une des premières.

Serge s'était placé de façon à ne point perdre de vue les portes et dévisageait tous les spectateurs qui les franchissaient.

Soudain, à voix basse, il murmura :

— Le voici!...

Juan Navarros venait, en effet, d'apparaître en compagnie de deux amis.

Il ne pouvait manquer de voir Bianca. Celle-ci, pendant le spectacle, s'était arrangée de façon à ce qu'il la

remarquât. Le jeune homme n'avait point été sans s'apercevoir qu'il retenait la curiosité de la jolie créature et était intrigué de l'insistance qu'elle semblait mettre à le regarder.

Quand ils se retrouvèrent ainsi à la sortie, la belle Bianca laissa tomber, comme par mégarde, le petit porte-cartes en or qu'elle tenait à la main.

Juan Navarros se précipita pour le ramasser. Un instant il balança s'il ne devait point le garder, pour le cas où il contiendrait quelque indication utile sur la jeune femme. Mais on l'avait vu et son geste risquait d'être mal interprété. Il s'avança donc vers Bianca :

— Permettez-moi, Madame, lui dit-il, de vous remettre ce petit objet que vous venez de laisser tomber.

— Que de grâce je vous ai, Monsieur, répondit Bianca en souriant; je tiens en effet beaucoup à ce porte-cartes et sa perte m'eût causé un véritable chagrin.

En guise de remerciement elle tendit la main au jeune homme qui y posa respectueusement ses lèvres, et lui glissa adroitement entre les doigts un petit billet.

Le dépliant discrètement, dès que l'auto se fut éloigné, le jeune homme s'empressa d'y jeter les yeux et son contenu le plongea dans un grand étonnement :

« Si vous désirez rentrer en possession de la lettre à laquelle vous attachez tant de prix, suivez ma voiture; elle vous attendra au tournant de la rue. »

Juan Navarros se hâta de revenir prendre congé de ses amis.

(Voir suite page 446.)



Bianca et Ravengar se dévisageaient face à face.

rette. Mais quand ils voulurent s'approcher il se dressa et, braquant son arme, se mit sur la défensive :

— Haut les mains!...

— Monsieur, lui dit Bianca, vous vous méprenez. Abaissez votre arme et causons amicalement. Vous m'avez forcée à agir un peu brutalement envers vous, mais croyez bien que nous n'éprouvons aucun mauvais sentiment à votre égard. Je dirai même que vous m'êtes personnellement très sympathique. Si vous voulez me donner votre parole que vous ne chercherez pas à vous évader, je vous offrirai immédiatement un logement plus confortable.

— Vous savez bien que cela m'est impossible!

— En ce cas, vous m'obligerez à vous laisser dans cette cave humide et désagréable jusqu'à ce que vous vous soyez décidé!

— Mais laissez-m'y, Madame!...

— Ceci n'est pas votre dernier mot. Si vous refusez ce que je vous demande, je croirais, en vérité, que vous m'avez menti en me disant que c'était le hasard seul qui vous avait introduit dans mes appartements particuliers et que vous êtes quelqu'un de ces messieurs de la police qui voudrait me causer des ennuis!

Ravengar secoua négativement la tête :

— Rassurez-vous, Madame, je n'ai rien de commun avec ces gens-là! Mais je suis un citoyen de la libre Amérique et je ne saurais accepter d'être ainsi séquestré sans chercher aussitôt à reconquérir ma liberté!

— Et qui ne vous en approuverait, Monsieur? fit la belle Bianca en l'enveloppant de son regard le plus caressant.

J'ai vu.

L'évêque de Dublin, Mgr Donnelly examinant la mire d'une pièce de 75.

Mgr Donnelly, Mgr Batifol, Mgr Lecène et Mgr Brady.



Mgr Batifol visite l'église de Lassigny.



A Compiègne, Mgr Batifol évêque de Beauvais est reçu à l'Etat-Major.



Les évêques examinant un caisson d'artillerie rempli d'obus de 75.

LE HAUT CLERGE VISITE LES REGIONS QUE LES ALLEMANDS ONT SYSTEMATIQUEMENT DEVASTÉES

Il n'est pas, nous l'avons déjà dit, de spectacle qui ancre plus au cœur le désir des légitimes réparations que celui du désert sans nom que les Allemands ont, en fuyant, laissé derrière eux. Routes enfoncées, vergers dévastés, églises détruites, cimetières profanés, tels

sont les témoignages favoris de leur gloire détestable. Les évêques français et anglais ont voulu, à leur tour, aller voir pour pouvoir dire à leurs fidèles : « N'oubliez jamais ! » Et voilà sur le front, Mgr Batifol, évêque de Beauvais et Mgr Donnelly, évêque de Dublin.



Penché par-dessus les bastingages, le passager du Sontay photographie l'embarquement dans les canots de sauvetage.



Lourdement chargée, une seconde embarcation s'éloigne du transport qui s'enfonce dans les flots.

DEBOUT SUR LE PONT DE SON NAVIRE QUI S'ENGLOUTIT

Quel beau sang-froid il fallut à ce photographe qui, d'abord du haut des bastingages, puis du canot où il avait été recueilli, prit ces saisissants clichés de l'agonie du grand transport à bord duquel il se

trouvait quelques minutes auparavant avec d'autres soldats français. Torpillé le mois dernier par une Méditerranée démontée, le *Sontay* sombra quatre minutes après avoir été frappé. Mais presque tous



La mer démontée rend très difficile le sauvetage des passagers du navire torpillé.



Une baleinière va recueillir les derniers soldats du Sontay dont l'avant disparaît déjà.

LE CAPITAINE DU " SONTAY " CRIE " VIVE LA FRANCE "

ses passagers furent sauvés tant par les embarcations du bord que par une canonnière française accourue à leur secours. Soldats et marins firent preuve d'un courage admirable, s'embarquant dans

les canots comme à l'exercice, tandis que le commandant restait sur le pont jusqu'à ce que l'eau l'atteignit. Et les naufragés l'aperçurent alors, agitant sa casquette et criant d'une voix vibrante " Vive la France "

— Vous ne savez donc pas, mon cher, s'exclama l'un d'eux, qui est cette femme?

— Ma foi non!

— On voit que vous êtes depuis peu de temps à New-York. C'est la belle Bianca, la plus renommée des professionnels beautés de la ville!

— Je vous remercie, répondit en riant Juan Navarros; mais, si extraordinaire que cela vous paraisse, je l'ignorais!

Un taxi passait. Il fit signe et donna au chauffeur l'ordre de rejoindre l'auto qui attendait au tournant de la rue et de ne point quitter son sillage.

La voiture de la belle Bianca était arrêtée, en effet, à l'endroit désigné. Comme celle de Juan Navarros approchait, elle démarra aussitôt, et toutes deux disparurent.

Quelqu'un cependant n'avait rien perdu de tous ces incidents et, enfoncé dans une auto rangée de l'autre côté de la rue, non loin de l'Alhambra, avait assisté à la petite comédie jouée entre la belle Bianca et Juan Navarros.

C'était Jessie. Depuis son dernier entretien avec son mari, elle avait, jour et nuit, remué dans son cerveau mille pensées diverses.

Evidemment, cette lettre non signée qu'elle avait eue entre les mains ne prouvait absolument rien. Elle n'en était pas moins un commencement de preuve et Jessie songeait que, pour avoir la certitude qu'elle cherchait, il lui suffirait, peut-être, de retrouver le misérable qui l'avait écrite. Or, il était certainement parmi les individus louches qui gravitaient autour de Juan Navarros. Elle décida donc de s'attacher à ses pas.

Quand elle vit son mari se lancer à la poursuite de la jeune femme, elle donna l'ordre à son chauffeur de suivre les deux voitures.

L'auto de Bianca s'était arrêtée dans une rue tranquille du quartier du Central-Park. Serge Romanov et son compagnon en descendirent. A cet instant, Juan Navarros les rejoignait et, comme il s'avançait vers la belle Bianca, le chapeau à la main.

— Señor Navarros, dit aimablement celle-ci, je suis enchantée de faire votre connaissance. Voulez-vous nous faire l'honneur de souper avec nous, nous finirons les présentations chez moi?

Ce fut alors que le Cubain reconnut Serge Romanov. La belle Bianca n'avait pas menti. La fameuse lettre était entre ses mains.

— Je vous suis, répondit-il.

Ils moutèrent ensemble, tous les trois, les marches du perron. Serge Romanov jeta le mot de passe. La porte s'ouvrit.

A ce moment, l'auto de Jessie arrivait.

— Savez-vous qui habite cet hôtel? demanda-t-elle au chauffeur.

— Une dame qu'on appelle la belle Bianca!



La belle Bianca était sortie une des premières.

répondit celui-ci. Et, baissant la voix :

— C'est le tripot le plus mal famé de tout New-York; seulement, si vous n'êtes pas connue, on ne vous laissera pas y entrer...

PATTE BLANCHE

Tandis que Jessie, ayant congédié le chauffeur et baissé sa voilette pour cacher son visage, demeurait au bas des marches, en se



Mais quelqu'un l'avait vue. C'était Malcorne-le-Borgne.

demandant comment elle pourrait entrer, Juan Navarros avait, à la suite de Bianca et de Serge Romanov, pénétré dans un salon.

— Vous allez accepter un verre de porto, dit aimablement Bianca, en attendant que le souper soit servi?

— Volontiers, Madame...

Il regardait autour de lui. La beauté de la jeune femme, le luxe de la pièce, faisaient sur lui une agréable impression. Il ne doutait

point qu'il était en bonne fortune. Soudain, il se souvint du contenu du billet.

— Vous m'avez dit, Madame, que vous possédiez un document qui m'intéressait particulièrement?

— Señor Navarros, nous parlerons de ce papier plus tard, Soyons, pour le moment, tout à la joie d'avoir fait connaissance. Là, ajouta-t-elle en s'adressant à un des Chinois, qu'on dresse le couvert ici!...

Cependant, comme Jessie cherchait toujours par quel moyen elle pourrait franchir le seuil de ce tripot, deux joueurs en sortirent.

L'un d'eux remarqua la jeune femme. Intrigué, il alla vers elle d'un ton courtois :

— Ne pourrais-je, Madame, vous être utile?

La correction de son interlocuteur inspira confiance à Jessie.

— Monsieur, lui dit-elle, je voudrais bien pénétrer dans cette maison, mais je ne sais vraiment pas comment m'y prendre!

— Vous désirez tenter la chance?

— Oui, Monsieur...

— En ce cas, rien n'est plus facile, Vous n'avez jamais joué encore?

Et comme, elle faisait « non » de la tête.

— Alors, permettez-moi de m'associer avec vous. La première fois, on gagne toujours!

Un instant plus tard, Jessie était dans la place. Elle regarda curieusement autour d'elle. Des joueurs étaient installés autour d'une table et poussaient des jetons sur le tapis vert. Une vieille femme, dont le tas qu'elle avait devant elle diminuait à chaque coup, pestait à haute

voix contre sa déveine persistante. Le jeune homme qui avait introduit Jessie guidait son jeu de son mieux. Mais celle-ci n'y prêtait guère attention. Elle cherchait en vain son mari dans la salle. Où pouvait-il bien être passé?

— Ici, expliquait à la jeune femme son compagnon, ce sont les salons de jeu. Derrière l'hôtel se trouvent les appartements particuliers de

Bianca. Mais, pour y pénétrer, il faut montrer patte blanche!

— Si Juan n'est pas ici, murmura alors

Jessie, il ne peut être que chez cette créature. Mais comment arriver jusqu'à elle?

SUITE D'UN DRAME

Soudain, le bruit d'un coup de feu mit l'émoi parmi les joueurs.

Un jeune homme, après avoir perdu tout ce qu'il possédait, s'était fait sauter la cervelle.

Tout le monde se précipita, tandis que les croupiers, habitués à ces sortes d'incidents, s'efforçaient de ramener le calme. Seule la vieille joueuse, n'ayant point perdu la tête, râflait les jetons de ses voisins.

Jessie, la première, avait couru vers l'endroit d'où la détonation semblait être partie.

Elle vit le corps étendu. Elle entendit un domestique dire :

— Il faut porter tout de suite cet individu chez la patronne !

Alors une idée subite lui vint. Elle n'hésita point. Elle tourna sur elle-même et s'effondra à son tour :

— Allons bon, s'exclama l'autre, en voilà deux maintenant !

Les deux valets soulevèrent le cadavre du jeune homme, puis ils pénétrèrent ainsi chez Bianca par la petite porte dérobée.

La belle courtisane était en train de souper avec Navarros et Serge Romanov, et le Cubain vidait un verre à la santé de son hôtesse, quand les domestiques entrèrent brusquement avec leur funèbre fardeau :

— C'est un joueur qui vient de se suicider...

— Déposez-le sur le canapé, dit-elle...

— C'est qu'il y a également une femme !

— Amenez-la aussi...

Mais, quand les domestiques apportèrent le second corps, Juan Navarros poussa un cri de surprise en reconnaissant Jessie.

Il s'était précipité vers elle, le cœur battant d'angoisse, quand celle-ci se leva :

— Rassurez-vous, Juan, je ne suis pas morte. Mais je n'avais pas d'autre moyen de pénétrer chez cette femme !

— Que signifie cette comédie, Madame, s'écria Bianca piquée au vif et de quel droit êtes-vous ici ?

— Madame, répartit avec calme Jessie qui venait, dans l'un des convives du souper, de reconnaître Serge Romanov. Cet homme possède un document qui m'appartient et je suis venue vous demander de me le faire rendre.

— Ce papier est entre mes mains, répondit Bianca, et il n'en sortira plus !

Et, pour narguer son adversaire, elle sortit la lettre de son corsage et la lui montra de loin.

Mais, à ce moment, il se produisit un phénomène extraordinaire. Une main apparut qui, prenant le billet des doigts de Bianca, le tendit à Jessie.

La jeune femme n'en demandait pas davantage. Elle ne songea plus qu'à s'en aller. Mais Bianca jeta un ordre. Les deux Chinois, accourus à son appel, se placèrent devant la porte pour empêcher Jessie de passer.

Deux coups de poings formidables, reçus en plein visage, les envoyèrent rouler à terre.

Déjà Jessie était parvenue dans le vestibule, quand Navarros, qui s'était élancé derrière elle, la rattrapa et voulut la saisir par le bras. Mais une potiche, qui était sur un guéridon, vola dans l'air et vint s'abattre sur sa tête.

Serge Romanov et un domestique voulurent à leur tour se jeter sur la fuyarde. Ils tombèrent aussitôt sur le sol, la figure ensanglantée. Il semblait qu'un boxeur décochât des swings terribles autour de lui.

Alors la porte secrète s'ouvrit toute seule pour laisser passer Jessie qui, ayant retrouvé tout son sang-froid, la ferma derrière elle, tandis que Bianca, clouée de stupeur, ne trouvait pas la force de pousser un seul cri.

NOUVEL EXPLOIT DE MALCORNE

Maintenant, la seule pensée de Jessie était de rentrer chez elle. Mais quelqu'un l'avait vue. C'était Malcorne-le-Borgne qui venait, chaque soir, risquer son or sur le tapis vert.

Sans se rappeler nettement pourquoi cette physionomie le frappa. Et, comme il n'osait aborder la jeune femme, il se mit à la fenêtre.

Jessie, une fois dans la rue, s'arrêta sous un bec de gaz et, sortant la lettre de son corsage, la parcourut rapidement pour bien s'assurer que c'était le document qu'elle voulait.

Malcorne eut l'intuition que toute la clé de ce qu'il cherchait tenait sur ce billet. Mais comment s'approcher derrière la jeune femme pour le lire sans risquer d'éveiller son attention ? Il se contenta donc, poussé par une irrésistible curiosité, de lui emboîter le pas.

La rue était déserte. Il n'y passait ni un cab ni un taxi. Jessie était donc revenue à pied. Elle n'avait pas peur, mais elle avait hâte d'être rentrée chez elle.

Cependant, arrivée devant la boutique d'un coiffeur, elle s'arrêta de nouveau. Les dra-

matiques événements auxquels elle venait d'être mêlée troublaient son esprit. Elle se demandait maintenant si elle n'avait pas été le jouet d'une illusion, si le papier que lui avait remis, chez Bianca, une main mystérieuse contenait bien les aveux du complice de son mari. Elle s'approcha donc de la devanture et la relut une fois encore. Malcorne essaya d'y jeter les yeux. La façon dont Jessie tenait la lettre l'en empêchait encore. Alors il entra dans la boutique, se glissa derrière la glace de l'éventaire et, y collant son front, put, par-dessus l'épaule de Jessie, en déchiffrer le texte.

Une vive surprise fit place à sa curiosité. Il ne comprenait pas ce que signifiaient ces lignes mais une seule chose le frappait, il reconnaissait nettement son écriture.

Et alors il résolut aussitôt, par cette crainte vague qu'ont tous les malfaiteurs dont la conscience n'est pas tranquille, d'un châtement toujours suspendu sur leur tête, d'anéantir un aveu aussi compromettant.

Il sortit de la boutique et, surgissant brusquement devant Jessie, avant que celle-ci, interloquée, eût pu l'en empêcher, il s'était, en un tour de main, emparé du document :

— Monsieur, cria la jeune femme, rendez-moi cette lettre...



Malcorne s'était emparé du document accusateur.

— Madame, puisque c'est moi qui l'ai écrite, elle m'appartient...

Et, ricanant avec une affreuse grimace, Malcorne déchira la feuille en petits morceaux qui s'éparpillèrent. Puis, s'inclinant devant la jeune femme :

— J'ai bien l'honneur, Madame, de vous saluer...

Atterrée, Jessie le regardait s'éloigner. Des sanglots l'étouffaient. Elle venait de perdre la preuve du crime de son mari qu'elle avait eue tant de peine à se procurer.

Soudain, ses esprits se rassemblèrent. Cet individu, elle le connaissait. C'était l'homme qui était venu, à plusieurs reprises, relancer Juan Navarros, celui après lequel il avait couru à Brampton-City, Malcorne-le-Borgne, l'échappé des bas-fonds new-yorkais, devenu tout à coup millionnaire.

Et le lien qui les unissait l'un à l'autre lui apparaissait clairement maintenant. Malcorne avait commis le faux qui avait envoyé au bain un innocent et Juan Navarros, son instigateur, s'en était servi.

Jessie avait découvert ce qu'elle cherchait. Elle avait perdu la preuve du crime, mais elle connaissait les coupables !

MYSTÈRE

Quand ils furent revenus de leur émotion et que, remis sur pieds et pansé, Juan Navarros les eut quittés, Bianca et ses complices, se rappelèrent soudain l'homme qu'ils avaient enfermé dans la cave. Ils n'avaient plus de raison pour l'y laisser puisqu'avec la disparition de la lettre le chantage contre le riche Cubain était manqué, et il importait de prendre sans retard une décision à son sujet.

— N'ayez pas peur, dit Bianca, il aura réfléchi et acceptera certainement tout ce que nous exigerons de lui. A quoi, d'ailleurs, ajouta-t-elle mélancoliquement, nous servi-

rait-il de le garder plus longtemps ? Il faut le relâcher en prenant doucement toutes les précautions nécessaires pour qu'il ne nous cause aucun désagrément !

Ils descendirent à la cave.

Ravengar, assis sur le grabat, fumait tranquillement comme toujours une cigarette.

— Eh bien, Monsieur, lui demanda aimablement Bianca, êtes-vous décidé à être plus conciliant ?

— Mais, Madame, lui répondit-il avec politesse, il n'y a pas d'homme qui le soit plus que moi. Vous me demandez mon revolver, je vous le remets. Vous m'enfermez dans une cave, je ne m'évade point. Que vous faut-il de plus ?

— Votre parole de gentleman que, sorti d'ici, vous ne cherchiez point à nous nuire.

— C'est un serment bien grave que vous exigez de moi !

— Et pourquoi donc ?

— Nous ignorons tous ce que l'avenir nous réserve, Madame. Aujourd'hui amis, qui affirmerait que nous ne serons pas, demain, d'implacables adversaires ?

— Ne pourrions-nous pas demeurer toujours des amis ? répartit aimablement Bianca en l'enveloppant de son regard le plus tentateur. J'y suis, pour ma part, si vous le voulez bien, tout à fait résolue.

Mais, tout en parlant, une surprise profonde passait sur le visage de la belle créature. Elle venait de remarquer qu'à une des manchettes de Ravengar le bouton manquait. Or, après la lutte terrible qui s'était déroulée dans son salon, elle avait ramassé sur le tapis un bouton de manchette. Et, constatation troublante, il était pareil à celui qui restait à son interlocuteur !

— Allons, murmurait-elle en elle-même, pour s'en assurer, c'est impossible !... Monsieur, reprit-elle tout haut en lui présentant le bouton qu'elle avait dans la main, ceci ne vous appartient-il point ?

— En effet, Madame, répondit Ravengar.

— Cependant, vous n'avez pas quitté cette cave ?

— N'avez-vous pas fermé vous-même, à double tour, la porte de mon cachot ?

— Alors, comment se fait-il que, près de la cheminée, j'aie trouvé un de vos boutons de manchettes ?

— Je l'ignore, Madame !... Après tout, reprit-il en semblant réfléchir, peut-être vais-je vous donner une explication qui vous satisfera ? J'ai passé une partie de ma soirée dans votre salle de jeu. Un de vos Chinois, ayant remarqué que mes boutons de manchettes avaient une certaine valeur, n'a-t-il pas pu m'en dérober un qu'il a ensuite laissé tomber par mégarde dans votre salon ?

— Là, appela Bianca. Est-ce toi qui as volé un des boutons de manchettes de ce gentleman ?

— Non, maîtresse. Là rien volé. Là le jure sur les cent mille dragons de Bouddha !

— Eh bien, Monsieur, fit Bianca, vous avez entendu ?

— Oui, Madame. Mais que vous répondrai-je, à mon tour, sinon que je ne saurais être à la fois dans votre cave et dans votre salon !

La raison était péremptoire. Mais elle ne satisfait point Bianca. Elle avait l'impression vague que Ravengar avait été mêlé à tous les événements extraordinaires qui s'étaient passés chez elle au cours de la soirée.

— J'en aurai le cœur net ! murmura-t-elle en elle-même d'un ton décidé. Monsieur, ajouta-t-elle, je suis au regret de vous prier de rester quelque temps encore dans cet inconfortable logement. Mais, ne vous impatientez pas, nous nous reverrons bientôt !

Et, faisant signe à ses complices elle sortit, laissant Ravengar toujours souriant.

GUY DE TÉRAMOND.

Fin du cinquième épisode.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

(Consacré aux usines de guerre)

SIXIÈME ÉPISODE

Le collier du Radjah



PRINCE LVOF,
président du Conseil.

M. TSERETELLI,
ministre des postes et télégraphes.

M. TERESTCHENKO,
ministre des Affaires étrangères.

M. RODZIANKO,
président de la Douma.

LE NOUVEAU CABINET RUSSE POURSUIVRA VIGOUREUSEMENT LA GUERRE

Après la démission de M. Milioukoff, chef du parti des Cadets qui était ministre des affaires étrangères depuis l'abdication du tzar, le prince Lvof a pu remanier son cabinet dans lequel sont entrés six socialistes de la Douma. Le nouveau ministre de la guerre et de la

marine M. Kerensky (X) très populaire dans l'armée a rétabli immédiatement l'ordre. Et la proclamation énergique du nouveau cabinet vient d'anéantir en Allemagne la chimère de voir la Russie traiter avec les Empires centraux en dehors des autres puissances de l'Entente.

LE VOIVODE PUTNIK SUR SON LIT DE MORT



Le vainqueur des Turcs à Kumanovo, celui qui défit les Bulgares et qui en décembre 1914 mit en déroute, sur la Drina, les Autrichiens de Potiorek et reprit Belgrade, le vieux Voïvode

Putnik généralissime de l'armée serbe de 1912 à 1915, est mort le 17 mai à Nice. Des funérailles solennelles ont été faites à ce héros, une des figures les plus héroïques de la Grande Serbie.

J'ai vu...
EN MARGE DE LA GUERRE



Le contre-amiral Alex Duff, nouveau sous-chef de l'Etat-major naval britannique.

Le vice-amiral Geddes, directeur des constructions navales en Angleterre.

Plaque commémorant la fondation des trois grandes républiques alliées : Etats-Unis 1776, France 1789 et Russie 1917.

M. Elihu Root, chef de la mission extraordinaire des Etats-Unis en Russie.

Le général américain Scott, qui accompagne M. Elihu Root à Petrograd.



Des soldats russes et français ont participé à un pèlerinage polonais au cimetière de Montmorency.



Sous la direction d'un instructeur de la Ligue de défense, les employés et les ouvriers des fabriques et des usines des Etats-Unis s'entraînent au service militaire.



M. Lacour-Gayet parlant sur la tombe des Polonais Kniaziewicz et Niemcewicz, à Montmorency.



Les élèves des écoles de Paris défilent devant le monument Marcellin Berthelot, inauguré le dimanche 20 mai, rue des Ecoles, par le président Raymond Poincaré, devant le Collège de France.



Le roi Ferdinand de Roumanie sur le front.



L'équipe scolaire franco-serbe de l'Ecole primaire supérieure de Beaumont de Lomagne travaillent pour la défense nationale en cultivant des champs de pommes de terre.



Ravitaillement en orpilles aériennes, dans un boyau, près du mont Cornillet, après une vaine contre-attaque.



Le sauveteur Amable Delarue, patron du canot *Amiral-Roussin*, de l'île Molène qui a sauvé 316 personnes, a reçu la grande médaille d'or de la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés.



Un régiment d'infanterie bivouaquant sur la grande place de Mohilew, avant de regagner les tranchées de Galicie.



LES 10 REMÈDES DE LA VIEILLE CURE

Bronches
Albumine
Diabète

Anémie
Estomac
Sang

Retour d'Age
Rhumatismes
Nerfs, Foie, etc.

Ces vieux remèdes rendent la santé aux malades les plus désespérés.

Gratis, Notice du Docteur Livet

Ecrire : Vieille Cure de Soisy-sous-Montmorency (S.-O.)

Le Prochain Numéro de *J'ai vu...* (9 Juin)

NUMÉRO EXTRAORDINAIRE (1 Franc)

sera consacré aux

USINES DE GUERRE

.. 100 pages en roto-taille-douce ..
 .. 360 photographies documentaires ..
 Couverture et double page en couleur

Retenez-le chez votre Libraire!

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit par GÉRARD BAUER

Cà et là, cependant, une brasserie demeurait ouverte mais elle était presque vide. Quelques clients y buvaient sans parler, occupés à lire les journaux ouverts sur la table, devant eux.

— Vous trouvez que c'est triste? Wonce l'est moins qu'avant. J'en suis sûre. Ce que toutes ces brasseries, tous ces bars, toutes ces boîtes à musique ont dû cacher d'humiliations, de rancœurs, de tristesses... C'est affreux. J'en suis émue d'y penser.

Elle s'était arrêtée devant un bar fermé et dont la devanture jadis grise était sale et délavée. Sur le fronton de la boutique était peinte cette inscription: *American*. Et, à cette vue, son cœur se mit à battre plus fort car c'était toute l'évocation de son passé.

— Tristesse! Quelle tristesse murmura-t-elle.

Elle regarda Levinski, immobile à son côté, et qui ne devinait point le motif secret de cette pérégrination. Elle hésitait. Elle voulait parler. Elle avait envie de lui confesser:

— « Vous voyez cette maison... Eh bien j'y ai servi. Oui moi... moi... Maria Lesser, moi dont vous voulez faire votre compagne... j'ai été là... Repoussez-moi... Renvoyez-moi. Je ne suis pas digne d'être à vous. Et pourtant ce n'a pas été de ma faute... »

Elle songeait à sa jeunesse passée aux confins de l'Allemagne et de la Pologne, à sa mère, russe, mariée à un Allemand, gueux et brutal, à la misère de ses jeunes années. Puis ç'avait été l'obligation de gagner sa vie, son entrée comme institutrice dans une famille russe, un premier amour, une première déchéance suivie de quelques autres aventures, toujours plus pitoyables et plus douloureuses. Enfin, la faim, et l'obligation, après un abandon, de prendre une place, celle qu'elle avait trouvée, dans ce bar, oui dans ce bar devant lequel elle était arrêtée, émue et presque défaillante... Et puis après... Après? Elle ne dirait plus rien. Sa lamentable histoire devait s'arrêter là. Ou mieux elle « arrangerait » sa confession, elle agrémenterait la vérité, elle imaginerait un jeune homme s'éprenant d'elle, la sortant de ce lieu misérable et mourant en lui laissant un peu d'argent, de quoi subsister.

Elle était résolue à avouer et elle se tourna vers Levinski. Elle le regarda et le jeune homme la sentant tout émue lui murmura

— Ne soyez pas triste... Je vous aime tant!

Sortilège des mots! Après cet aveu qui venait de la toucher au cœur elle n'osa plus parler. Elle pensa: « Si j'allais le perdre, si ces aveux allaient l'éloigner irrémédiablement. A présent je l'aime aussi et son départ me ferait beaucoup de mal » Comme la plupart des femmes la pudeur de son passé lui était venue avec l'amour. Elle eut voulu être jeune, aimer pour la première fois. Elle ne parla pas et, pourtant, si elle avait mieux connu les détours du cœur, elle eut su que l'homme véritablement épris pardonne toutes les erreurs du passé et qu'il n'en ressent d'amertume que le jour où il commence de moins aimer. Mais elle se tut. Et simplement, elle dit:

— Vous m'aimez... Mais vous ne me connaissez pas. Vous ne savez rien de moi... de mon passé.

— C'est vrai je l'ignore mais il me suffit de vous connaître aujourd'hui... Si vous me rendez le sentiment que je vous porte, le reste ne compte point.

Ils quittèrent San Pauli et revinrent près de l'Alster.

— Voulez-vous m'attendre au pavillon. Je vais chez une amie qu'il me faut voir. Cette visite lui servit de prétexte à sa venue à Hambourg.

Levinski prit place sur la terrasse du pavillon face au lac. Il regardait les eaux calmes de l'Alster. Quelques barques y flottaient: soldats permissionnaires et leurs amis, blessés convalescents prenant du repos à l'air. Jusque'en ce site si joyeux d'habitude, la guerre montrait son affreux visage... Levinski ne le vit pas car il pensait à l'absente, avec amour. Elle revint au bout d'une heure. Elle était rasserenée, calme, jolie. Ils virent le lac s'assombrir lorsque la nuit descendit. Ils ne parlaient pas et demeuraient l'un à côté de l'autre, silencieux, heureux. Les heures de bonheur sont rares. Maria et Levinski goûtaient pleinement la douceur du moment. Il se sentait jeune et tendre; elle songeait à cet après-midi où elle s'était tut, où elle avait acheté sa joie par du silence. Mais elle ignorait qu'elle avait, par ce silence, fixé sa destinée tragique.

Le train passa sur la langue de terre boisée qui sépare le Binnen-Alster de l'Aussen-Alster, le petit lac du grand. Ce n'était plus l'animation de jadis, les centaines de barques évoluant sur l'eau, parmi les cygnes, les rameurs jeunes et actifs, les femmes en robes claires, joyeuses bandes et couples d'amoureux, étudiants, commis ou bourgeois de Hambourg; ce n'était plus au Pavillon la foule élégante dégustant, aux sons alanguis d'un orchestre hongrois, le champagne doux, le café au lait, la *shokolade*, les sandwiches aux œufs et au jambon ou le *kaviar brot*... Quelques barques, quelques promeneurs, quelques oisifs attablés et que Levinski et Maria Lesser aperçurent, de loin, pendant que le train avançait lentement vers la grande gare. Ils descendirent et sortirent. Autrefois le pied à peine posé sur le pavé de la place, Hambourg vous saisissait à la gorge. Des passants allaient et venaient, affairés, inattentifs aux curiosités de la rue, marchant parmi le fracas des

voitures, des véhicules de toute espèce, tramways, camions et jusqu'aux trains qui descendaient vers les quais. Au-dessus de tout cela et avant qu'on y fut rendu, le bourdonnement du port vous chantait aux oreilles. Des cris aigus de sirènes montaient vers le ciel enfumé; et l'air était saturé de l'odeur des bassins, du goudron des bâches, du suif et de l'huile des bateaux, du charbon étalé en tas énormes sur les quais...

Le couple marchait, à présent, dans une rue anémiée et triste. Plus de ces étrangers qui se rendaient au siège de la Hamburg *Ametika Linie*, sur l'Alster, pour y payer le droit d'être porté à l'un des quatre coins du monde. Par coquetterie ou par orgueil, le chalet somptueux qui porte à son fronton cette devise ambitieuse: *Mon domaine est le monde* était encore ouvert; mais nul voyageur ne le hantait. Qu'aurait-il demandé? La flotte n'était pas immobile, figée dans les eaux calmes du port?

La mort, oui, c'était bien cela le sommeil ou la mort si on comparait la cité d'aujourd'hui à celle d'hier. Maria Lesser avançait lentement, à petits pas, regardant avec une ivresse silencieuse les effets de cette léthargie. Les boutiques, les bureaux des plus grands commissionnaires étaient fermés; seuls les magasins d'alimentation, quelques brasseurs, des maisons de nouveauté demeuraient ouvertes. Mais au fur et à mesure que l'on descendait vers les bassins, l'aspect de la ville endormie était plus saisissant encore... Les quelques gens employés au port avaient une mine morne et lasse. Levinski en arrêta un pour lui demander quelques renseignements. L'inconnu, à la vue de l'uniforme, salua, et redressa son dos ployé. Il gémit:

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 16 au 22 Mai.

MERCREDI 16 MAI. — Violente contre-attaque allemande repoussée au moulin de Laffaux.
— Les Italiens enlèvent Zagora, Zagomila, les crêtes du mont Bucco et du Vodice.
— Succès anglais à Krastali en Macédoine.
— Démission de M. Milioukoff, ministre des Affaires Étrangères de Russie.

JEUDI 17. — Engagement naval entre navires autrichiens et italiens dans l'Adriatique.
— Les Anglais enlèvent le village de Bullecourt.
— Le butin de l'offensive italienne atteint 4.000 prisonniers et 20 canons.

VENDREDI 18. — L'Espagne proteste à Berlin contre le torpillage du *Patricio*.
— M. Wilson signe la loi sur la conscription.

SAMEDI 19. — Le Honduras rompt diplomatiquement avec l'Allemagne.

DIMANCHE 20. — Engagement naval au large de Dunkerque.
— Le Nicaragua rompt avec l'Allemagne.

LUNDI 21. — A Moronvilliers, les Français progressent et font 1000 prisonniers.
— Premier jour sans viande en France.

MARDI 22. — M. Ribot précise devant la Chambre, les buts de guerre de la France.
— Le Brésil révoque sa déclaration de neutralité.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Parmi les officiers de marine qui assistent au retour de l'U-24 et de son commandant, le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Quelques jours après Levinski, nommé second à bord du sous-marin U-51, se rencontre avec son nouveau chef, von Hartig, pour qui il éprouve une vive antipathie sinon de la répulsion, et sous les ordres duquel plusieurs de ses camarades se plaignent de servir. Avant de rejoindre son poste, Levinski profite des six jours de liberté qui lui restent pour se rendre à Hambourg en compagnie d'une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser, laquelle a vainement tenté des démarches pour l'empêcher d'être envoyé à bord d'un sous-marin.

J'ai vu...

LES TRAVAILLEUSES ANGLAISES VALENT DEUX HOMMES

La foule acclamant les souverains anglais à Roehampton.



« Nous valons deux hommes! ont dit les femmes anglaises qui ont répondu à l'appel du gouvernement britannique. Celui dont nous permettons l'envoi immédiat au front et celui qui nous remplace dans le métier que nous quittons pour coopérer à la défense nationale! » Et le roi George est allé porter ses félicitations à ces vaillantes qui ne reculent pas devant les durs travaux de la mine

Galibotes anglaises saluant leur roi.

URODONAL

dissout l'acide urique

Goutte
Gravelle
Rhumatismes
Artério-Sclérose
Aigreurs

Recommandé
par le Professeur
LANCEREAUX.
Ancien Président de
l'Académie de
Médecine, dans son
TRAITÉ de
la GOUTTE



Urodonal
Nettoie le rein.
Lave le foie et les
articulations.
Assouplit les artères.
Évite l'obésité.

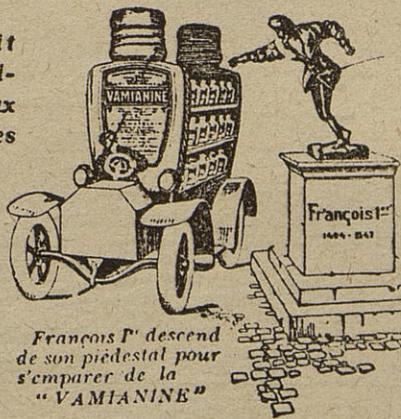
Etablissements
Chatelein 2, rue
de Valenciennes,
Paris et toutes
Pharmacies Le
flacon, 1^{er} 7 fr. 20;
les 3, 1^{er} 20 fr.

VAMIANINE

Avarie, Tabes, Maladies de la Peau

Nouveau produit
scientifique non toxique
à base de métaux
précieux et de plantes
spéciales.

Psoriasis
Eczéma
Acné
Ulcères



François I' descend
de son piédestal pour
s'emparer de la
"VAMIANINE"

L'OPINION MÉDICALE :

« La Vamianine vient s'ajouter très heureusement à l'arsenal thérapeutique de la syphilis et des dermatoses, en comblant la lacune laissée par la chimio-résistance si longtemps ignorée. Cette découverte vient à son heure et fournit au médecin une arme très active et sans danger contre des affections si souvent insuffisamment soignées. »

BROCHURE
SUR DEMANDE

D^r FAIVRE,
Professeur de clinique interne
à l'Université de Poitiers.

Laboratoires de l'URODONAL, 2, rue de Valenciennes, Paris. F^o 11 fr.

J'ai vu.



CETTE ETRANGE SILHOUETTE EST CELLE D'UN OFFICIER D'ANZACS QUI, LE VISAGE CACHÉ PAR LE MASQUE CONTRE LES GAZ, LE REVOLVER D'UNE MAIN ET LA CANNE DE L'AUTRE, EST PRÊT A S'ÉLANCER A L'ASSAUT DE LA LIGNE HINDENBOURG